SOSSONS d'ORVAULX

«Fayez toudjou l'bin t't-autou d'vou avu l'cûr lôrdge et amitieu»

tchû nos les Sossons

périodique trimestriel de la Confrérie des Sossons d'Orvaulx asbl

Editeur responsable : Jean-Marie SINDIC, grand chancelier - rue de France 4 - 6820 Florenville - Tél. 061/31 1843

© Reproduction interdite.
Loi du 11-03-1957 : toute reproduction, intégrale ou partielle est illicite.

N° 10 - AVRIL 1988

En guise d'éditorial...

Nous nous retrouverons à notre Chapitre annuel, avancé cette année au 30 avril, pour permettre à nos amis berrichons d'être de la partie... entre les deux tours des élections de leur Président ! Certes, chacun sait que l'électeur français n'est pas obligé d'aller voter. Il n'en reste pas moins qu'ils ont souhaité que nos fêtes ne coïncident pas avec un des deux tours du scrutin. Bel exemple d'esprit civique, dans la droite ligne de « l'esprit-sosson ».

Ils tenaient évidemment à être à MUNO, pour témoigner leur amitié à Joseph, un des maillons du « jumelage » Gaume-Berry. C'est chez notre ami que se tiendra la cérémonie officielle des intronisations, dans le cadre du 800e anniversaire du PRIEURE. Une partie importante de ce numéro est consacré à cet épisode de notre histoire locale, souvent tourmentée, et qu'on ne connaît pas toujours très bien...

D'un chapitre à l'autre, notre Confrérie poursuit ainsi son chemin, tâchant d'être partie prenante, à part entière de notre histoire locale contemporaine...
Notre souhait est que ceux qui, plus tard, dépouilleront les archives de la chronique florenvilloise des années 1980, en concluent qu'il y avait, à ce moment, une Confrérie dont les Membres étaient réellement des « hommes de bonne volonté »... Qu'ils avaient une bien belle devise... et qu'ils y étaient fidèles !!!

Georges Théodore

Echos du temps passé...

C'était en 1905...
A l'occasion du 75e anniversaire de la Belgique...
à FLORENVILLE (suite et fin)

En quittant l'Eglise, M. le Gouverneur se rend dans une salle de l'école des garçons où l'attendent le Comité des fêtes, les Présidents, directeurs et porte-drapeaux des sociétés participantes ; ainsi que la plupart des bourgmestres et échevins du canton, ceints de leur écharpe, dont certaines semblent dater de 1830 ! La pétarade des bouteilles de champagne souligne les discours de M. le Bourgmestre, de M. le Gouverneur et de M. le Général Cuvelier et tout un chacun boit à la prospérité de la Belgique !
On reforme alors le cortège pour le défilé dans les rues. Ce cortège comprend : la compagnie des sapeurs-pompiers, la Fanfare de Florenville, les élèves de l'école des garçons et de l'école des filles, la Pédale florenvilloise, le Comice agricole du canton, les sociétés de musique de Chiny, Jamoigne, Marbehan et de Meix-devant-Virton, les sociétés de retraite et de secours mutuels de Florenville, Chassepierre, Fontenoille, Izel, Jamoigne, Villers-devant-Orval, les Collèges échevinaux du canton etc... Après le parcours des rues au son de joyeux pas redoublés exécutés par les sociétés de musique, et de chants patriotiques, très bien rendus par les élèves des écoles primaires, le cortège revient sur la place devant l'estrade d'honneur, où se retrouve M. le Gouverneur entouré de nombreuses personnalités.
Une Brabançonne, jouée par les cinq sociétés de musique, précédéede nouveaux et longs discours de M. le Gouverneur et du Bourgmestre et une allocution de M. Victor Michotte. Puis, lentement, une partie de la foule se dirige Avenue de la Gare, où se forme un second cortège : le corso fleuri, clou des festivités. L'autre partie du public reste sur la grand'place pour écouter les concerts musicaux.
Vers 18 h, le corso fleuri se met en marche : automobiles, voitures de maître, voitures d'enfants et de poupées, bicyclettes, chars gigantesques, magnifiquement décorés traversent toutes les rues et font l'admiration des milliers de spectateurs échelonnés sur tout le parcours. Les touristes, habitués aux merveilles des grandes villes sont eux-mêmes ébahis de la spendeur du cortège et doivent reconnaître que nulle part on ne fait mieux. Après la promenade dans les rues, les chars et véhicules fleuris viennent se ranger au milieu de la grand place et entraînent avec eux des milliers de spectateurs.
Les toilettes claires et blanches, dominant par cette splendide journée, il serait impropre de dire que la grand'place est noire de monde, disons qu'elle est littéralement couverte d'une foule joyeuse dont les mouvements au milieu du ravissant décor des voitures et des maisons, donnent l'illusion d'une féerie. Le corso fleuri constituait un concours... Aussi la perplexité des membres du jury a-t-elle atteint un degré extrême que tout le monde a parfaitement compris...
Le crépuscule tombait lorsqu'eut lieu la publication du palmarès.
A ce moment commença l'allumage des milliers de lanternes vénitiennes et lampions qui ornaient les habitations, et peu de temps après, tout Florenville était en pleine illumination. La soirée fut clôturée par une séance de cinématographie fort appréciée.
Comme à Florenville, on ne fait pas les choses à demi, les festivités recommençaient lundi. Tir aux pigeons, mât de cocagne, concours de jeu de quilles, course aux grenouilles, course aux sacs, course de lenteur pour vélos, animèrent le public jusque vers 17 heures. Une nouvelle sortie des chars et des voitures fleuries produisit le même émerveillement que la veille. La remise des prix eut lieu ensuite avec le concours de la Fanfare. Enfin, un bal populaire animé clôtura les festivités du lundi.
Mardi, reprise de quelques jeux populaires, sortie de la fanfare, bal public et circulation animée des habitants.
Tel est à grands traits, le résumé de ces belles journées qui feront date dans l'histoire de Florenville et qui honorent le comité organisateur.
Nous souhaitons, pour le bonheur de nos concitoyens que la Belgique arrive sans encombre à son centième anniversaire et que les fêtes qui se donneront alors à Florenville, égalent en magnificence celles que l'on vient de contempler...

NDLR : Qui, parmi les Sossons, pourrait faire la suite en racontant, par exemple, ce que furent ces festivités du 100e anniversaire ?

AVIS IMPORTANT AVIS IMPORTANT

Aux Sossons, qui par oubli ou par négligence, n'auraient pas encore versé leur cotisation de 1988 sont invités à le faire sans tarder.
Dans ce cas, vous versez la somme de **300 F** à notre compte

732-6111406-69

Par la même occasion, nous vous rappelons aussi l'existence du compte « SOLIDARITÉ SOSSONS » qui doit nous permettre des opérations de dépannage ou contribuer à une action philanthropique.
La participation est laissée à l'appréciation de chacun. Le numéro de ce compte est :

732-6111971-52.

Nous vous remercions.

La Chancelerie

La vie à Florenville avec... ou sans les Sossons !

Bien peu de choses à « se mettre sous la dent », au cours de ces mois traditionnellement creux que sont janvier et février... Pas de neige, donc pas de ski... Pas de « foot » en raison d'une trève prolongée... et nos sociétés en veilleuse !!! Au moment où ces lignes sont à l'impression, retenons que :

Notre ami Chancelier Jean-Marie est déjà « entré dans les transes » qui précèdent chaque année le carnaval toujours tributaire du temps...

Notre ami Jacques espère toujours que la neige sera au rendez-vous un jour ou l'autre...

Notre Sosson Georges commence à avoir la « frousse », alors que se rapproche la « première » de la comédie montée par « sa » troupe des « Accroche-cœurs »...

Notre autre Sosson Richard (le grand-maître) est de plus en plus réquisitionné par ses permanences de l'ambulance... au point qu'il en effectue parfois des démarrages intempestifs qui provoquent quelques bosses...

Notre autre Richard se déchaîne au Carnaval de Nice, dont il est un habitué... Paraît qu'il est très connu là-bas, où son air distingué fait qu'il est très à l'aise sur la Promenade des Anglais...

Notre ami Bernard Sauté a accueilli en janvier le « billard-club » pour ses agapes plantureuses. On y reconnaissait notamment Marcel, puisque Gina est un « pilier » de l'organisation, et José dont chacun connaît les exploits queue de billard en main, devant le tapis vert.

Notre ami Michel (gadot pour les habitués) s'est décarcassé pour nous décrocher "sa" salle de l'Institut où sera servi le repas de la Confrérie (c'est pourtant difficile de l'avoir au téléphone... surtout quand il a des prestations para-professionnelles, tel un enterrement, dont Marie-Rose ne peut jamais prévoir l'heure à laquelle il rentrera !).

Michel Herman, président du Kiwanis "Pays d'Yvois" a eu "très fort" la trouille quand il a su qu'il devait présider un repas de 300 convives des services-club du Sedanais... Dame, quand on connaît le verbe de nos voisins d'outre « Paquis-de-Frappant ».

Jules a fêté dignement le baptême des deux nouveaux véhicules de la police locale... Il paraît qu'Annie le recherchait encore très activement à une heure avancée de la longue nuit d'hiver... !!!

Marcel a prêté son organe (vocal) au tirage de la tombola organisée lors de l'ouverture de l'agence de voyages « Sole Mio », place Astrid. A noter le charme de la gracieuse patronne, à qui nous souhaitons plein succès sur la place florenvilloise où ce genre d'activité commerciale manquait.
N.D.L.R. (textes rédigés en janvier-février)

Enfin la neige vint...

Il l'a attendue longtemps « sa » neige, notre président du S.I...., le nez dans les nuages (ce qui lui est plus facile qu'à d'autres, vu sa taille...), il humait ce mauvais redoux permanent en maugréant... Et puis voilà qu'elle est tombée... et qu'il y en aurait eu quasiment trop !!! Bref, ce n'est pas un grand millésime, mais l'honneur est sauf... Comme quoi, ainsi que le disait Monsieur Météo : « L'hiver n'est jamais bâtard, il vient tôt ou tard ! ».

Et la pluie pour Jean-Marie...

Par contre dans cette tourmente de fin d'hiver, si Jacques souriait, Jean-Marie pestait, se démenant, j'allais dire un peu plus que d'habitude, mais chacun sait que ce n'est pas possible. Il a plu le samedi, il a replu le lundi... par contre on est presque passé entre les gouttes dimanche.
Ce fut donc ici également un millésime « moyen » au point de vue « populo », mais un très bon du côté de l'ambiance. Un cortège haut en couleurs et en musique. A la tête des Macrales, comme d'habitude, Jean Michaux... Chacun sait que les Sossons « parrainent » leurs amis de Haccourt. Un duo insolite, composé de Chirac et Mitterand... Carnaval et Sossons obligent... Ils se promenaient fraternellement. On a pu d'ailleurs remarquer leur amour pour l'Orval !!! Une délégation de la Confrérie se rendra officiellement bientôt à l'Elysée et à Matignon pour y remettre, tout aussi dignement, une cuvée spéciale de notre bière !

Les « manifs » de soutien, comme les bals ont connu un fameux succès. Et comme les entrées furent quand même nombreuses (les chiffres varient comme lorsque on entend la police d'un côté et les grévistes de l'autre). Non... On peut dire « autour » de 7000 personnes. Le bilan global ne sera pas mauvais du tout.
Au tour de '89 maintenant !

L'assemblée générale

Un bonne, excellente Assemblée Générale à la Maison Blanche à Martué en cette fête de la Saint-Joseph. Une bonne quarantaine de personnes qui se retrouvèrent à table autour des étuvées d'Eliane et Jean-Marie. C'est un bon chiffre surtout lorsqu'on prend connaissance des festivités de la St-Joseph... Pensez un peu : notre AG, une soirée-spectacle des Patros, le souper des parents à l'Institut d'Izel, le souper de l'ACIH au Breux et le voyage du billard-club à Andenne où notre équipe affronte la phalange locale !
Quand les sociétés de notre entité vont-elles s'entendre sur un calendrier ??? I had a dram...

Quand l'Espagne s'appelait aussi... royaumes de Cordoue, de Séville et de Grenade

« Sous les remparts de Séville... »
C'est à Séville que se déroule le plus populaire des drames de la littérature hispanique « Don Juan Tenerio », que Mérimée situe sa « Carmen », que Bizet devait contribuer à immortaliser dans son opéra ; c'est à Séville encore que Beaumarchais et Rossini campent l'action de leur célèbre « Barbier ».

Cette grande ville andalouse est le berceau des figures les plus célèbres de la tauromachie actuelle, du flamenco.

L'antique Hispalis s'étend dans la vallée du Quadalquivir, sur la rive gauche de ce vieux fleuve. Les Romains la nommèrent BETIS, nom qui fut ensuite donné à la fertile plaine de l'Andalousie.

En 1248, le roi Ferdinand III le Saint reconquiert la cité, y établit sa cour et y meurt. Pierre I le Cruel en fait aussi sa résidence. Don Juan, fils des Rois Catholiques y voit le jour. L'empereur Charles-Quint s'y marie. Au cours de ce même 16e siècle, Séville devient la ville-métropole du nouveau monde. C'est à la cathédrale de Séville que reposent les restes de Christophe COLOMB. Mais surtout c'est dans une prison sévillanne que, pour les délices du monde, naît l'ingénieux chevalier Don Quichotte de la Manche que des politiciens provinciaux n'hésitent pas encore de citer en exemple dans le cadre de leurs joutes oratoires.

La terre bétique offre à Séville un paysage plat, sous une lumière aveuglante, dans une véritable magie de couleurs ; ce n'est pas sans raison qu'Ortéga y Gasset a appelé Séville la ville des reflets ! Les terres rouges, noires et vertes de la campagne sévillane sont ornées des coupoles rondes des oliviers, des fruits dorés des orangers qui se combinent avec les moissons, les palmiers mauresques et même une certaine luxuriance des vignes.

C'est dans ce paysage que se dresse cette ville harmonieuse de plus de 600.000 habitants. Séville a été construite au moyen âge et fut conçue pour lutter efficacement contre la chaleur de l'été : elle offre un véritable dédale de petites places, de rues étroites, de passages où l'on a, à tout instant, le plaisir de la surprise et de la découverte de perspectives inattendues.

Le monument le plus beau parmi tous ceux qui se dressent dans cette ville c'est la « Giralda », tour carrée considérée comme le chef-d'œuvre de l'art hispano-mauresque. Ce minaret, édifié sur des fondations romaines, fut construit en 1184 ; les quatre sphères qui la couronnent sont dorées et l'or qui les recouvre coûta cent mille dinars en 1198. L'énorme clocher est surmonté par l'énorme statue de la Foi qui sert de girouette. C'est du reste de cette statue, que l'on nomme couramment « el giraldillo » que vient le nom de Giralda que porte cet harmonieux ensemble.

C'est sur l'emplacement de la Grande Mosquée de Séville, démolie au 15e siècle, que fut érigée la grande cathédrale. Par ses dimensions, 116 mètres de longueur, 76 mètres de largeur, cette cathédrale est la 3e du monde chrétien après Saint-Pierre de Rome et Saint-Paul de Londres. Le rétable est le plus grand de toute la chrétienté : il mesure 20 mètres de longueur sur 13,25 mètres de largeur. Au centre de la nef, au pied de l'autel, dans une riche urne en argent, on vénère le corps incorrompu du roi saint Ferdinand. Il faut faire aussi une mention spéciale à la sacristie majeure où l'on peut admirer le grandiose ostensoir d'Arfe et divers tableaux remarquables.

Il est impossible d'énumérer toutes les églises et tous les couvents qui, à Séville, ont un intérêt historique et artistique. L'église Santa Ana, dans le quartier de Tirana, qui possède un rétable de grande valeur ; l'église Santa Marina, de style mudéjar, celle d'Omnium Sanctorum dont la tour rappelle la Giralda ; l'église San Marco dont la tour est un ancien minaret ; l'église de la Magdalena, temple baroque grandiose ; l'église de l'ancienne université de style renaissance, devenue aujourd'hui le panthéon des sévillans illustres
Mais la grâce et l'art de l'architecture profane a aussi droit de cité à Séville.
C'est sur les ruines du palais du roi Almohamid que l'on construisit le vieil alcazar qui fut résidence des Almohades ainsi que du roi saint Ferdinand après la conquête. L'alcazar actuel est celui construit par le roi Pierre le Cruel, et réformé en partie par les Rois Catholiques et par Charles Quint. Son portail est une œuvre capitale de l'art mudéjar en Espagne. A l'intérieur du palais, on remarquera le Patio des Doncellas, centre de la vie officielle, et celui des Munecas, axe de la vie privée ; on parcourra avec enchantement les merveilleux jardins et on visitera avec un grand intérêt la « Casa Lonja » où sont conservées aujourd'hui les archives générales des Indes.

D'un intérêt notoire, la « Maison de Pilate » est le prototype du palais andalou ; le nom de Pilate provient de la croyance populaire selon laquelle Don Fadrique, marquis de Tarifa, aurait reconstitué dans son palais le prétoire romain de Jérusalem ; son patio constitue avec sa fontaine d'une souveraine élégance et ses deux statues monumentales de Minerve, la plus belle œuvre de la Renaissance espagnole.

Le Palais des Duenas, achevé au 16e siècle, au patio prototype du patio andalou, est actuellement la résidence des ducs d'Albe. Séville reste cependant la cité des jardins où subsistent les variétés les plus caractéristiques du jardinage national et où d'autres styles ont été inspirés par les plus beaux parcs européens. Qu'ils soient arabes, renaissance ou modernes, ils parviennent aux sources inépuisables du typisme de Séville qui se trouvent aussi dans la différenciation qui existe entre ses quartiers, tous baignés d'une lumière qui avive une riche gamme de couleurs et sont envahis par le parfum des fleurs qui arrive par bouffées.

Le calendrier des fêtes, à Séville, commence par la semaine sainte. Sa renommée est universelle et ce n'est que justice ! Depuis le 16e siècle, Séville célèbre cette solennité liturgique par des processions traditionnelles que réalisent des associations religieuses. Tous les soirs de la semaine sainte et, en outre, le vendredi saint à l'aube, des statues et groupes sculpturaux, représentant des scènes de la Passion, sont portés sur les épaules par les « costaleros » ; ces statues, du Christ portant la Croix, du Christ crucifié, ou de la Vierge des Douleurs, sculptés dans le bois, appartenant, pour la plupart à la grande époque (17e siècle) des imagiers andalous.
Devant les statues marchent les membres des confréries dans leur costume de pénitents — longue tunique et cagoule — portant des cierges allumés.

Très peu de temps après la semaine sainte, s'ouvre la « Feria de abril ». C'est la plus typique, la plus célèbre aussi, de toutes les foires de Séville. D'origine champêtre, la foire eut, tout d'abord, pour objet l'exhibition de bêtes d'élevage, manifestation qui, du reste, a subsisté de nos jours ; pour le sévillan, la foire est une bonne occasion d'exhiber ses talents équestres, bien en selle — une selle « à la vachère » —, sur une belle monture, avec le pantalon andalou, la large ceinture de couleur, la veste courte et le chapeau à larges bords pour abriter le visage. Parfois le cavalier porte en croupe sa compagne vêtue du costume gitan à volants et à gros pois.

On voit aussi des voitures que tirent de beaux chevaux harnachés à l'andalouse, avec leurs colliers à clochettes et à grelots. A la mi-journée, dans les « casetas », maisons en miniature, s'alignant dans des rues artificielles joliment décorées de fleurs et banderolles colorées et brillamment éclairées le soir, c'est le moment où l'on commence à boire le vin de manzanilla en mangeant des « tapas », c'est-à-dire toutes ces choses comestibles si variées et si savoureuses que l'on pique à la volée dans les bars des divers quartiers ; c'est en somme un repas en miniature où l'on trouve des olives noires et amères dans une marinade de thym, des œufs d'alose, les célèbres crevettes du Quadalquivir, les « pavias » ou tranches de morue panées et frites dans une grande poêle d'huile.

Séville, c'est tout cela à la fois, un véritable bouquet d'arts, d'Histoires et de coutumes vivaces qui font revenir toujours celui-là même qui, un jour, les a côtoyés.

R. LAMBERT (à suivre)

LA BIERE D'ORVAL

Afin de subvenir aux importants besoins financiers nécessités par la reconstruction d'Orval, les Cisterciens décident, en 1931, de la création d'une brasserie dans l'abbaye. Signalons en passant que les ordres monastiques se sont souvent, au cours des siècles, intéressés aux boissons fermentées, vineuses, spiritueuses et autres. Ces communautés religieuses ont d'ailleurs fortement contribué aux progrès importants réalisés dans le domaine des sciences bio-chimiques, on peut même affirmer qu'elles sont à la base de l'œnologie moderne (par exemple : Clos-Vougeot, Dom Pérignon, Grande-Chartreuse, etc...).

En Belgique, il existe de nombreuses bières qui se prétendent d'inspiration monastique, mais seules quelques-unes d'entre elles sont de véritables Trappistes, brassées et embouteillées dans des abbayes. L'Orval en est une.
A titre d'information, voici un classement établi en fonction de l'origine des bières dont l'étiquettage évoque une « parenté » monastique ou religieuse :

1. **VERITABLES TRAPPISTES BRASSÉES ET EMBOUTEILLÉES A L'ABBAYE :**

   — **CHIMAY** (caps. rouge 7°, caps. blanche 8°, caps. bleue 9°).
   — **ORVAL** (6,5°)
   — **ROCHEFORT** (caps. rouge 6°, caps. verte 8°, caps. bleue 10°)
   — **WESTMALLE Dubbel** (caps. rouge 7° et Tripel (caps. blanche 10°)
   — **SINT-SIXTUS Westvleteren** (6°, 8° et 10° - vendue uniquement à l'abbaye - dans le commerce brassée à Watou)

2. **BIERES DITES D'ABBAYE**

   Abbaye d'Affligem - Abbaye d'Aulne - Abbaye de la Bonne Espérance - Abbaye de Bornem - Double Enghien - Felistin - La Meilleure Floreffe - Abbaye de la Moinette - Abbaye de Leffe - Postel - Sint-Benedict - Saint-Feuillien - Abbaye de Sint-Idesbald - Abdij Tongerlo - Triple Abbaye - Triple Villers. (Ces bières voisinent entre 8,5° et 5°).

   On peut qualifier ces bières de « fausses trappistes » dans la mesure où elles n'ont généralement rien à voir avec les abbayes dont elles prétendent tenir. Elles sont brassées et embouteillées par des brasseries artisanales ou industrielles situées parfois très loin de la région ou de l'abbaye qu'elles évoquent. Cependant, il faut admettre que ceci n'enlève rien à la qualité à laquelle la plupart d'entre elles peuvent prétendre. Toutes ces bières sont en effet de qualité satisfaisante, voire excellente.

3. **BIERES A CONSONNANCE RELIGIEUSE OU MONASTIQUE :**

   Cuvée de l'Hermitage 7° - Grimbergen 6° - Maredsous 8° - Pater Lieven 4° - Sanctus 7° Triple Moine 9° Witkap-Pater 5,5 °.

   Les mêmes remarques s'imposent pour les bières de cette catégorie, mais il nous faut remarquer que dans cette dernière catégorie, aucune étiquette ne reproduit le terme « abbaye ».

   La bière d'ORVAL est donc une VERITABLE TRAPPISTE élaborée entièrement dans l'enceinte de l'abbaye d'Orval selon des recettes ancestrales, mais avec tous les perfectionnements de la technique moderne.

   Les matières premières utilisées sont de toute première qualité, c'est-à-dire :
   — de l'EAU pure et naturelle provenant des abondantes sources de la vallée d'Orval.
   — du MALT de qualité en provenance de France et d'Angleterre.
   — du SUCRE naturel (sucre de canne).
   — des HOUBLONS des meilleurs crus (anglais, allemands, tchècoslovaques et belges).
   — des LEVURES hautes sélectionnées avec soin, à la brasserie même.
   à l'exclusion de tout autre produit (aucun colorant ou produit chimique).

P.S. Dans notre prochaine édition, nous nous en dirons un peu plus sur la fabrication, le brassage, la fermentation, le stockage, le service etc...

(à suivre)

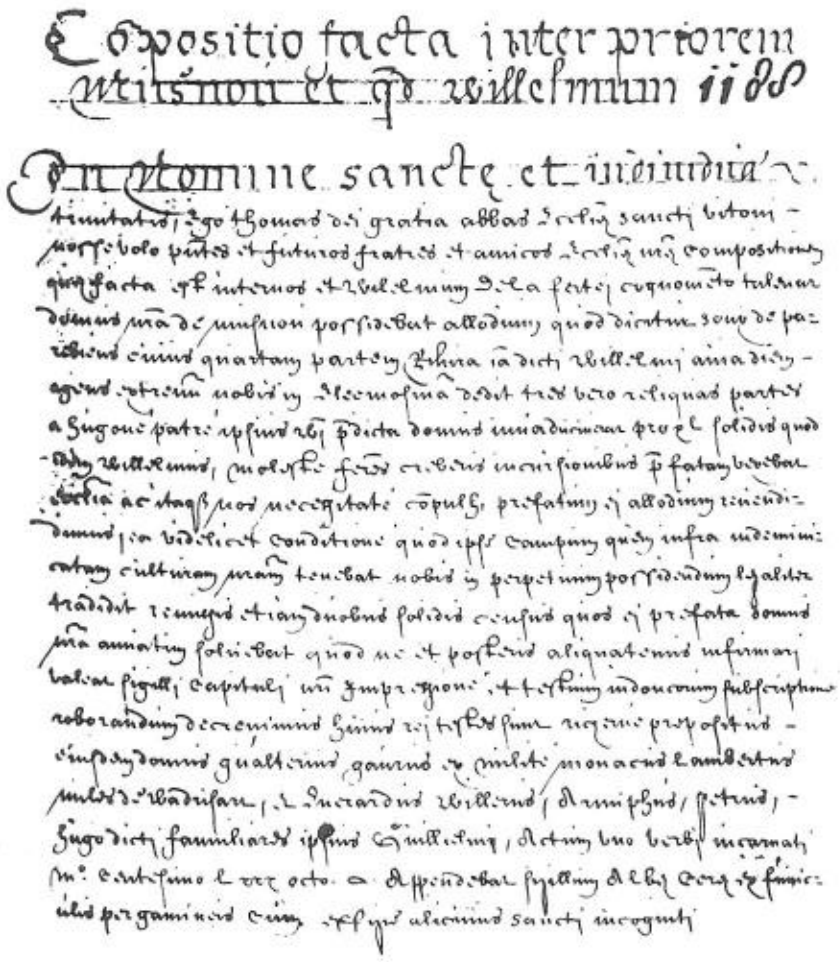
XIIe CHAPITRE DE LA CONFRÉRIE DES « SOSSONS D'ORVAULX » SAMEDI 30 AVRIL 1988

PROGRAMME

15 h 00	Accueil des Confréries amies et des participants à la Salle des Sports de Muno. Le parcours sera fléché à partir de la Place Albert 1er à Florenville).
15 h 30	Formation du cortège avec la participation de l'harmonie « Les Amis Réunis » de Muno.
15 h 45	Dépôt de gerbes au Monument aux Morts.
16 h 00	Te Deum en l'église de Muno.
16 h 30	Historique du Prieuré de Muno (800e anniversaire) en la Salle des Sports.
16 h 45	**XIIe GRAND CHAPITRE ANNUEL - INTRONISATIONS**
18 h 15	Orval d'Honneur musical.
18 h 45	Départ groupé pour l'Institut d'Izel-sur-Semois.
19 h 30	Apéritif
20 h 00	Dîner-dansant avec orchestre musette Buffet gastronomique

800e ANNIVERSAIRE DU PRIEURÉ DE MUNO

★



Transaction entre l'Abbé Thomas de l'Abbaye de St-Vanne de Verdun et Guillaume de La Ferté en 1188. Dans ce texte il est question de la maison de Muno «domus nostra».

On en a déjà beaucoup parlé. Heureusement pour nous, car le 800e anniversaire du Prieuré de Muno est une occasion exceptionnelle pour nous faire connaître. Petit village certes, mais longue et grande histoire. Nous n'avons de certitudes écrites que vers l'an mille, notre bourg avait déjà une certaine importance. D'ailleurs, du temps des Romains, une fabrique de tuiles devait se trouver au lieu-dit «La Tullerie». On y a d'ailleurs retrouvé des spécimens du IIIe ou IVe siècle.
D'autre part, l'église existait avant le millénaire et, comme six autres églises du doyenné d'Yvois (Carignan), était dédiée à Saint Martin qui avait prêché à Yvois en 385 ou 386.

Ce bref rappel de nos origines pour en venir à la donation de la Seigneurie de Muno à l'abbaye St-Vanne de Verdun. C'est avant sa mort survenue en 1029 sous l'habit monastique, que le Comte Herman d'Ename fit donation à la dite abbaye, de Muno avec son église, son moulin, ses 4 fermes, sa riche forêt et les serfs y attenant.

Le premier écrit qui fait mention d'une maison des moines date de 1188 qui est la raison de la manifestation que nous organisons cette année. Un autre document de 1243 porte les signatures comme témoins du maire et de deux échevins, ce qui prouve déjà une juridiction civile organisée.

On a retenu le nom de plusieurs Prieurs bénédictins, mais un des plus importants fut certainement THIBAUD de BAZEILLES qui de 1303 à 1318 rassembla toutes les terres de la «franche cense», acheta les «waignages» de Litansart et Péronsart à l'Abbaye d'Orval et de Thibauroche l'année suivante. Il codifia les rapports entre le desservant de l'église paroissiale et le Prieuré et régla à son avantage un des nombreux différents entre Bouillon et Muno qu'il quitta pour devenir le 33e abbé de Saint-Vanne.

C'est dans la première moitié du XVIe siècle que les relations entre Muno et Saint-Vanne se relâchèrent. L'empereur Charles-Quint veut renforcer sa frontière avec la France. La Principauté de Liège veut créer un collège de Jésuites et trouver les moyens de le subventionner. Bouillon a toujours le désir d'annexer Muno. Bref, pendant presque 80 ans, les nominations de Prieurs se succèdent, tantôt faites par St-Vanne, tantôt par les bulles pontificales ou bien par le Prince-Evêque de Liège agissant pour les représentants du roi d'Espagne. Pendant cette période, suite à une nouvelle tentative d'annexion par Bouillon, le Conseil du Luxembourg envoie le Comte de Mansfeld à la tête d'une troupe de 1500 soldats. Ils construisirent un fort dont la tradition orale n'a même plus souvenance de l'emplacement (1580-1587).
Pendant la guerre franco-espagnole (1595-1598), Muno, qui se relevait à peine de l'occupation des troupes du Comte de Mansfeld fut pillé et le Prieuré vit même à sa tête un protestant, le Capitaine Antoine, soldat de Henri IV. Ce n'est qu'en 1602, après un décret des Archiducs Albert et Isabelle que les bourgeois de Muno prêtèrent allégeance aux Jésuites de Liège pour 165 ans.

Les nouveaux Prieurs instaurèrent un règlement de la forêt, revisèrent les dîmes et revenus de la Seigneurie, réglèrent le différent qu'avait soulevé le prévôt d'Herbeumont au sujet des droits de son maître, le Comte de Loewenstein-Rochefort sur la forêt de Muno. En 1636, pendant la guerre entre l'Autriche et la France, Muno fut quelque peu épargné.
Seulement la peste qui se déclara dans nos régions n'épargna pas la Seigneurie puisqu'en 1639 une ordonnance du Prieur défendait de toucher aux terres épaves abandonnées et une autre du 5 janvier 1641 enjoignait aux bourgeois de rentrer à Muno sous peine de perdre l'usage des dites terres.

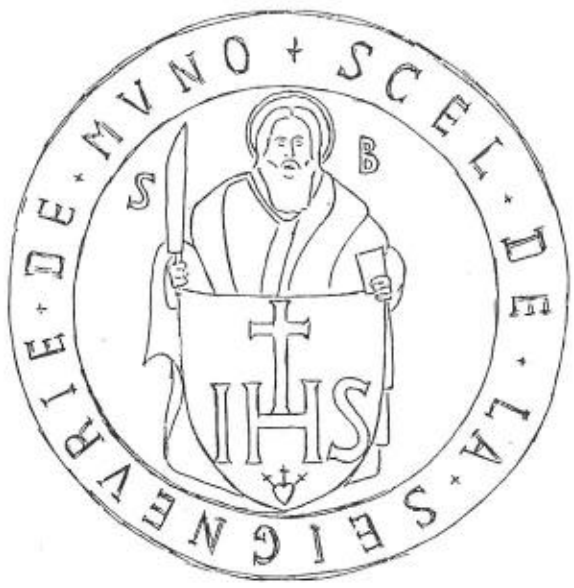
Les relations entre les Jésuites et les habitants ne furent pas toujours des plus sereines. Les dirigeants voulaient remettre de l'ordre dans les règlements et les finances. Les Munaçois avaient, pendant les périodes troubles du siècle passé, pris des habitudes plus libres. Le Prévôt de Bouillon, n'ayant pas renoncé à ses ambitions, entretenait un climat des plus troubles entre gouvernants et gouvernés. Les grandes puissances d'alors s'en mêlèrent également.
L'Autriche et la France de Louis XIV se firent la guerre. Muno n'eut pas trop à souffrir des combats. Mais, suite au Traité de Nimègues, la Seigneurie fut française de 1682 à 1697 sans beaucoup modifier à la gestion du Prieur. Finalement les mécontentements s'aggravèrent et en 1730 ce fut le procès des frères Signorelle. Ils furent accusés de choses plus ou moins graves suivant les lois du temps. Arrêtés, jugés, ils furent exécutés par pendaison, le tout en 26 jours.
Le Duché de Bouillon profita de cette affaire, soutint la veuve et les héritiers Signorelle, fomenta une émeute parmi la population et, en 1734, l'huissier Plantin de Bouillon vint saisir le bétail et les meubles du Prieuré. Les Jésuites, pour mettre fin aux vexations des bouillonnais soutenus par la France, reconnurent la suzeraineté du Luxembourg et de l'Autriche.

Toutefois, le 16 août 1773, un décret du Pape supprimait la Compagnie de Jésus dans toute la chrétienté (la France avait pris cette décision en août 1762). Muno devint partie intégrante du Comté de Luxembourg et du Royaume d'Autriche.
On fit l'inventaire des biens des Jésuites et la vente eut lieu mais ne fut approuvé que pour des détails.

Ainsi Muno devint un village luxembourgeois et cessa d'être un Prieuré.

Jo BRACONNIER

avec la collaboration de beaucoup d'écrits, d'histoire et de thèses dont le sujet était Muno et l'Abbaye Saint-Vanne, Muno et les Jésuites.



Sceau du recteur du collège des Jésuites à Liège «en qualité de Seigneur de Muno» - 1672

La cour intérieure du Prieuré de Muno
Plume de Freddy Baggen (1988)

Voici différents noms "patois" qui ont été attribués au cours des temps au Prieuré de Muno.
En 1313: le Priolet; en 1317: le Priorei; en 1575: le Prioré; en 1611: la Priorée.
Actuellement, dans le patois de Muno, on dit «LA PRIOLÉE».

Tous les ans, à la Saint-Etienne, les habitants de la Seigneurie montaient au Prieuré pour y payer cens, rente et droit de bourgeoisie.
Celui-ci valait deux bons sous pour un homme et un bon sou pour la veuve.

De 1895 à 1925 (environ), existait au Prieuré une brasserie dont les derniers propriétaires furent la famille Clause.
Il subsiste d'ailleurs quelques bouteilles frappées au nom du Prieuré, témoins de cette activité.

Quelle est l'origine de ces expressions? (V)

Dans notre précédente chronique, nous avons abordé l'origine de certaines expressions et locutions courantes qui ont trait au sexe ou à l'érotisme et dont une certaine tradition de pudibonderie donnerait à penser que ces expressions seraient des inventions récentes dues à la polissonnerie de notre siècle, et que nos ancêtres des siècles passés, dans leur grande sagesse et leur absence de télévision, ne le disaient qu'avec des fleurs! Rien n'est plus faux!

L'AMOUR EST UN BOUQUET DE VIOLETTES! dit souvent « notre » Comtesse, Baronne et Marquise en regardant d'un œil mélancolique son parterre de violettes fanées.

C'est vrai que l'amour est un bouquet de violettes et c'est aussi une gerbe de mots incomparablement riche, un flot continu de façons de parler, en mouvement perpétuel et pratiquement infini. Il existe des centaines, des milliers d'expressions, datant parfois de plusieurs siècles, qui décrivent, évoquent, sous-entendent, crûment ou chastement les divers aspects de la « marguerite ».

Dans ce domaine, tout peut faire image. Que ce soit pour décrire l'acte sexuel ou désigner l'anatomie, n'importe quel mot peut se charger de sous-entendus plus ou moins éloquents. Si l'on prend le mot « fenêtre » par exemple, on peut proposer: **« faire espagnolette », « caresser la persienne », « huiler les gonds », éventer l'embrasure », « mouiller le carreau », « palper la tringle »...** Tous éléments d'une pièce qui peuvent, au moindre clin d'œil, entrer dans le langage blagueur de l'érotisme, depuis « ramoner la cheminée » jusqu'à **« mettre une fleur dans le vase ».**

Et une fois encore, pas de pudibonderie hypocrite qui consiste à plonger dans le lac pour se protéger de la pluie et éviter de se mouiller..! Les choses étant ce qu'elles sont et non pas ce que nous eussions voulu qu'elles fussent... Alors, mouillons-nous!

Il est notamment deux expressions, couramment employées et qui à première vue, pourraient paraître vulgaires, mais relèvent pourtant du français le plus pur. Etudions-les. Il s'agit de **« Baiser »** et **« Faire l'amour ».**

« Baiser », autrefois, voulait dire seulement **donner un baiser.** C'était un mot extrêmement chaste, entièrement pudique: on baisait les mains, les pieds, le front, à la rigueur les lèvres d'une personne aimée, et c'était tout naturel! Le terme était d'ailleurs plus juste que celui « d'embrasser », qu'on emploie couramment à tort, puisqu'il signifie « étreindre dans ses bras en signe d'affection ». Pas l'ombre d'un soupçon de grivoiserie chez Pierre Larousse à l'article « Baiser »: « poser ses lèvres sur le visage, sur le front d'une personne ou sur un objet quelconque ». Judas a baisé Jésus pour le désigner à ses ennemis! D'où l'expression « se faire baiser » ou « avoir été baisé », ne découlerait-elle pas du baiser de Judas, dans le sens de tromperie, de dénonciation, de trahison?

Ce mot avait aussi ce sens pudique dans la langue classique de bonne tenue, lorsque **Molière** dans « Le Malade Imaginaire » en 1673, fait dire dans une réplique du jeune Thomas Diafoirus présenté à la ravissante Angélique qu'il doit épouser: « Baiserai-je, papa? » demande-t-il à son père! De même, **Corneille** et **Racine,** lorsqu'ils écrivaient et parlaient de « baiser et faire l'amour », n'avaient pas l'esprit plus mal tourné que les spectateurs de Molière, entendant: « Baiserai-je, papa? ».

Il est entendu de même, une fois pour toutes, qu'au 17e siècle, « faire l'amour avec quelqu'un » voulait dire très purement lui « faire la cour, être en commerce amoureux », cela en paroles musicales et éthérées, de préférence en alexandrins, avec des feux, des flammes et des soupirs pour attiser l'ensemble. Les grands vieux auteurs vénérables ignoraient tout des tournures salaces et ce sont les vilains esprits corrompus qui tirent le sublime au ras des pâquerettes..! On dit qu'un jeune homme fait l'amour à une jeune fille quand il la cherche en mariage. D'ailleurs, Racine n'était pas encore né, lorsque **« Les Caquets de l'accouchée »,** en 1622 (un recueil satirique sur les mœurs de la petite bourgeoisie de cette époque), employaient « faire l'amour » sans l'ombre d'une ambiguïté!

Toutefois, au début du 18e siècle, « baiser » avait déjà acquis le sens parfaitement cru que nous lui connaissons. Quant à l'expression « faire l'amour », elle fut employée à son tour vers le milieu du même siècle, comme un euphémisme de « baiser », déjà devenu trop leste.

Voilà donc la fin d'une légende tenace sur le mauvais esprit qu'on donne aujourd'hui à ces locutions qui relèvent du français le plus pur!

(à suivre) Marcel Devaux

LA BIERE D'ORVAL (suite)

En page 2 de cette édition, je vous renvoyais à la prochaine édition de ce journal pour la suite de ce travail sur la bière d'Orval, travail que nous devons à notre éminent spécialiste en la matière, notre Sosson **Jacques LAVIGNE.**

Au moment de mettre sous presse, il me reste de la place pour faire paraître le chapitre suivant de cette étude.

LA FABRICATION:

1. LE BRASSAGE

Le malt (ou orge malté) est concassé. Cette « farine » de malt est ensuite mélangée à une certaine quantité d'eau. L'opération s'effectue dans une cuve équipée d'un mélangeur. Il s'agit du « brassage » proprement dit. Cette « bouillie » va être chauffée et bien mélangée. Durant cette opération, les amidons contenus dans le malt vont être digérés par les diastases et se transformer en SUCRE. Le « MOUT » ainsi obtenu va être filtré afin de débarrasser le liquide de toutes les particules solides (c.à d. les « balles » ou enveloppes). Les résidus récupérés constituent un excellent aliment pour le bétail, il porte le nom de « drèches ».

Le moût est ensuite amené à ébullition après avoir été additionné de houblon. Le houblon est destiné à aromatiser le futur breuvage. Il est à la bière ce que les épices sont au potage. A l'issue de cette cuisson, nous pouvons faire certaines constatations: le moût a été « stérilisé », il s'est concentré, il s'est parfumé (houblon), les diastases devenues inutiles ont été détruites, les matières azotées se sont agglomérées et précipitées, de plus le liquide a pris du « goût » et une légère coloration (caramélisation des sucres.). Le brassage s'achève par une clarification (élimination du « trouble ») et un refroidissement à environ 13 à 14°C.

2. LA FERMENTATION PRINCIPALE:

Cette phase de la fabrication de la bière est évidemment essentielle, car c'est au cours de cette opération que les sucres du moût vont être transformés en alcool et en gaz carbonique sous l'influence des levures. La fermentation s'effectue dans des cuves ouvertes après avoir reçu les levures. Elle dure environ 1 semaine à une température s'élevant progressivement de 13-14°C jusqu'à 19-20°C. La fermentation principale provoque une sorte d'écume due au dégagement de C02 (gaz carbonique) et en fin de fermentation, les levures remontent en surface des cuves.

3. LA FERMENTATION SECONDAIRE (OU GARDE):

La bière est dirigée vers des cuves de garde où elle va séjourner pendant 4 à 5 semaines. Durant cette période, la fermentation va s'achever complètement. Cette phase est beaucoup moins active que la précédente, les levures s'attaquant à des produits peu fermentescibles. Au cours de cette période, la bière va s'affiner et se stabiliser.

Son goût va s'équilibrer, son amertume diminuer et ses différents composants vont se « fondre » pour lui conférer sa saveur définitive.

Cependant, il faut noter que cette évolution va se poursuivre en bouteille, car la bière d'Orval sera mise en bouteille **sans filtration.** L'Orval est dont une bière **« sur levure »** et ceci est très important car seule une garde de la bouteille de **trois mois minimum** peut amener l'Orval à sa plénitude de goût, d'arôme et de présentation (finesse de la mousse).

Il faut ajouter que l'Orval n'est pas pasteurisée, contrairement à la plupart des bières que nous connaissons.

(à suivre) Jacques LAVIGNE

A travers les confréries...

Les Sossons ont rendu cette année de nombreuses visites à leurs confrères. Dans notre dernier numéro nous avons oublié de mentionner quelques participations et non des moindres.

Le 29.9, nous étions à La Louvière où nos amis de la Terre de Bry nous ont accueillisavec leurs fastes coutumiers. Marie-Louise BELOT fut intronisée et la soirée se termina à l'Hôtel de la Louve où nous étions à table avec nos amis Herdiers. Quelle soirée!

Nous étions à Hoegaarden le 27.9 et l'ami Arthur, un fidèle de nos chapitres fut très heureux de recevoir trois couples Sossons. Deux médaillés, Justin Daune, le brasseur et Camille Gofflot, un de nos deux meilleurs connaisseurs en Orval. Ils étaient tout désignés pour une Confrérie de la Bière. Bon repas, bonne ambiance, merveilleuse journée.

Un long voyage le 14 novembre. Nous étions à Trois-Ponts. Yvon Filot intronisa Marie-Louise Belot et lui remit la Cloche d'Or. La soirée, sur les hauteurs de St-Jacques, n'en parlons pas, elle fut fantastique avec un trio de tambours composé par un papa que nous connaissons bien et ses deux fils.

Le lendemain c'était à la Griotte où l'on se retrouvait dans le très bel Hôtel de Ville de Schaerbeek. Nombreuses confréries, nombreuses intronisations et dans la même fournée Jean-Claude Fosseprez et votre serviteur. Inutile de vanter l'accueil, la table, la gentillesse de nos hôtes.

Le 21.11 nous avons assisté au premier chapitre de la Confrérie des Chicons d'Evere. Leurs parrains, ceux du Faro et comme il se doit c'est M.L. Michotte qui goûta au légume de son pays. Un très bon repas dans une auberge de Diegem, et pour un coup d'essai ce fut un coup de maître, comme a dit je ne sais plus qui. Je demanderai à Marcel.

Jo Braconnier

LE COIN DE LA POESIE

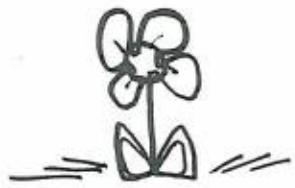
C'est l'histoire d'un enfant étranger que quelqu'un a adopté et dont il vient-prendre livraison dans un aéroport.
Il est intitulé:

Les Enfants du Monde

C'était... c'était un enfant ancien,
Un enfant de poubelle,
Un petit presque rien,
Un mauvais pou du ciel!

Il était né là-bas,
Loin, dans des pays vieux,
Enfin, presqu'à deux pas...
Pour un cœur de sept lieues!

Moi, je me suis battu pour avoir ce mendiant,
J'ai signé des papiers, pour qu'il porte mon nom!
Le voilà qui arrive tout tordu, tout tremblant,
C'est un enfant qui nait du ventre d'un avion...



Je pleure pour un petit que je ne connais pas.
Qu'importe sa couleur, qu'importe son histoire,
Moi, je m'habituerai à son prénom bizarre...
Dans quelques mètres à peine, il sera dans mes bras.
Ne pas lui dire: « Je t'aime », il ne comprendrait pas?
Simplement lui sourire, le prendre par la main,
Juste lui demander: « Tu n'as pas un peu faim? »

Ça y est! Il est blotti, là, contre mon épaule,
Et mes mains le caressent, et son cœur cabriole.
Il renverse sa tête pour me regarder mieux,
Dans ses yeux, c'est la fête: Je sais qu'il est heureux!

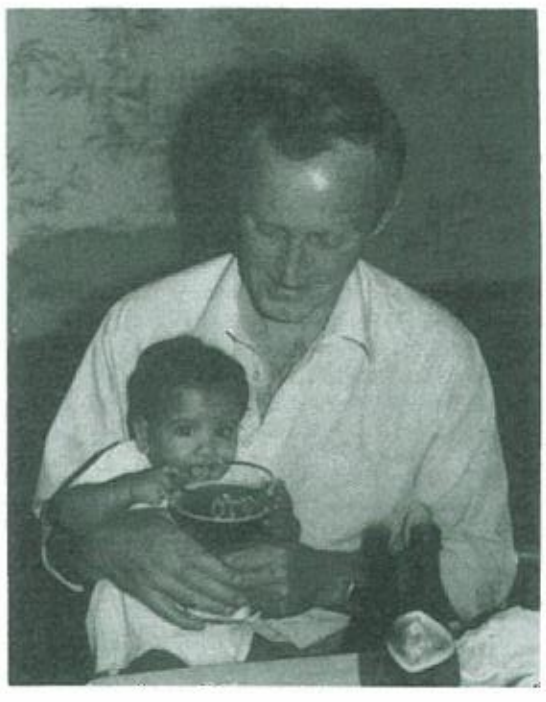
Il y a des enfants anciens
Dans ce monde poubelle,
Des petits presque rien
Des mauvais coups du ciel...
Ils n'attendent que toi, ils n'attendent que nous,
Pour embrasser nos vies, et se pendre à nos cous...

Adapté par Marcel DEVAUX

A partir de quel âge peut-on boire un Orval?

Ceci est la photo prise à l'occasion du baptême de la fille adoptive de notre Sosson Joseph BLAISE

Elle s'appelle **MANDA.**
Elle est née le 22 décembre 1983 à AMRATAVI en Inde.
Elle a été baptisée à Florenville le 24 juin 1984.
Elle avait 6 mois!

A ta santé Manda...

Espérons que tu seras un jour « Sosson d'Orvaulx » comme ton papa.
Tu es en bonne voie!